31099

FIDELIO

OPÉRA EN TROIS ACTES

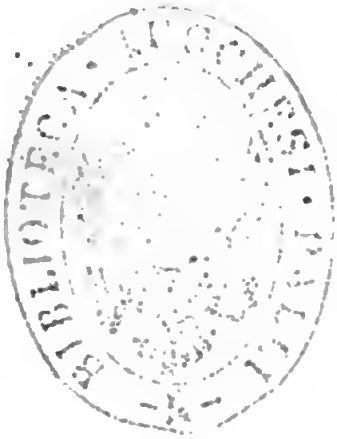
PAR

JULES BARBIER ET MICHEL CARRE

MUSIQUE DE

BEETHOVEN

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Lyrique
le 5 mai 1860.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

PP 615

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ISABELLE D'ARAGON, épouse de Jean Galéas, sous le nom de Fidelio	Mme PAULINE VIARDOT.
ROCCO, geôlier de la citadelle de Milan	MM. BATTAILLE.
LUDOVIC SFORZA, surnommé le Maure, duc régent de Milan	SERÈNE.
JEAN GALÉAS, neveu de Ludovic Sforza	GUARDI.
STEFANO, guichetier	FROMANT.
MARCELINE, fille de Rocco	Mlle FAIVRE.

Officiers, soldats, prisonniers, seigneurs.

La scène se passe à Milan, vers la fin du quinzième siècle.

FIDELIO

ACTE PREMIER

Une chambre du logis de Rocco.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELINE, seule. Elle regarde par une fenêtre.

Fidelio ne revient pas! — Que peut-il faire si longtemps par la ville? — Hélas! ma pauvre Marceline, j'ai bien peur qu'il n'éprouve pas pour toi les sentiments que tu as pour lui! — Peut-être eussé-je mieux fait de m'en tenir à l'amour de Stefano! — Mais je ne sais à quoi cela tient, j'ai cessé de l'aimer du jour où Fidelio est entré dans la maison.

I

L'amour nous vient, l'amour s'enfuit :
  Hélas! on a beau faire!
Quand l'un soupire jour et nuit
  C'est l'autre qu'on préfère!
On veut d'abord résolûment
Rester fidèle à son serment,
  On rit de l'amour même!
Et puis, un jour, le cœur confus,
On s'interroge, on ne sait plus
    Celui qu'on aime!

II

L'Amour, ce dieu traître et moqueur,
  Ne suit que son caprice;
S'il parle en maître à notre cœur
  Il faut qu'on obéisse!
Hélas! on lutterait en vain;
Souvent du jour au lendemain

L'amant n'est plus le même!
Alors, le cœur, triste et confus,
On s'interroge, on ne sait plus
Celui qu'on aime!

N'est-ce pas lui que j'entends? (Voyant paraître Stefano.) Non, c'est Stefano. — Quel ennui!

SCÈNE II

MARCELINE, STEFANO.

STEFANO, d'un air sombre.

Bonjour, mademoiselle Marceline.

MARCELINE, sans retourner la tête.

Bonjour, monsieur Stefano.

STEFANO, descendant la scène et regardant Marceline.

Oui, c'est frais, c'est jeune, c'est joli, c'est gracieux, c'est pimpant et c'est diabolique.

MARCELINE.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur Stefano?

STEFANO.

Je ne dis rien.

MARCELINE.

Vous avez l'air bien sombre aujourd'hui?

STEFANO.

Aujourd'hui comme hier.

MARCELINE, à part.

Oh! ma foi! s'il ne veut pas causer, je ne l'y forcerai certainement pas!

STEFANO.

Savez-vous une chose, mademoiselle Marceline?

MARCELINE.

Dites!

STEFANO.

C'est qu'il y a devers Pavie un village où les filles sont honnêtes et ne se font pas un jeu de tourmenter leurs amoureux.

MARCELINE.

Cela dépend peut-être des amoureux.

SFEFANO.

Oui, j'entends; une fille suit son caprice, n'est-ce pas, et ne fait pas difficulté de sacrifier au premier venu un pauvre imbécile qui a quitté ses bœufs et sa charrue pour lui plaire et s'est fait guichetier pour l'amour d'elle?

MARCELINE.

Pour qui dites-vous cela, s'il vous plaît?

STEFANO.

Oh! ce n'est pas pour vous, mademoiselle Marceline; vous avez un cœur loyal, je le sais, et vous ne voudriez pas désespérer un brave garçon qui se serait condamné à ouvrir la porte d'une prison cent fois le jour pour vous être agréable!

MARCELINE.

Entendons-nous, monsieur Stefano! je ne voudrais pas désespérer un brave garçon à qui j'aurais promis quelque chose; mais si je ne lui avais rien promis du tout...

STEFANO.

Eh! mademoiselle, est-ce qu'il n'y a pas pour les filles cent manières de promettre qui les engagent plus que toutes les paroles du monde: les yeux ne parlent-ils pas aussi bien que la bouche, et lorsqu'il y a six mois votre père a quitté la forteresse de Pavie pour venir prendre à Milan la place de l'ancien geôlier qui était mort, n'est-ce pas une promesse formelle que vous m'avez faite en me permettant de vous suivre?

MARCELINE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

STEFANO.

C'est qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

MARCELINE.

N'êtes-vous venu ici que pour me quereller?

STEFANO.

Non, mademoiselle, non; je ne veux pas vous quereller; mais je veux savoir une bonne fois pourquoi je vous fais horreur quand je n'ai pour vous que de la tendresse.

MARCELINE.

Vous êtes injuste, Stefano; je vous jure que j'ai pour vous beaucoup d'amitié.

STEFANO.

Vrai?.

MARCELINE.

Sans doute...

STEFANO.

Mais alors...

MARCELINE.

Eh bien?...

STEFANO.

Est-ce qu'avec un peu d'effort cette amitié-là ne pourrait pas devenir autre chose?

MARCELINE.

Et quoi donc?

DUO.

STEFANO, à part.

Allons, profitons du moment,
Je veux la forcer à se rendre.

MARCELINE, à part.

S'il vient me conter son tourment,
Feignons de ne pas le comprendre.

STEFANO, s'approchant.

L'amour me dit de tout oser.

MARCELINE, à part.

Non, non, évitons de causer!

Haut, en s'éloignant.

Voyez mes pauvres fleurs... il faut les arroser.

Elle prend un arrosoir et se dispose à arroser ses fleurs.

STEFANO, à part.

Hélas! je n'ose plus rien dire,
Je sens mon espoir s'en aller.

MARCELINE, à part.

Quel air confus! il hésite! il soupire!
Ma voix le fait trembler!

Haut.

Allons, hâtez-vous de parler.

STEFANO, à part.

Allons, c'est l'instant de parler!

Avec passion.

Ah! je t'aime! je t'aime!
Pourquoi ne pas dire de même?...

MARCELINE.

Oui-da! pourquoi pas?

STEFANO.

De grâce, consens à m'entendre.

MARCELINE.

Chut! parlez plus bas!

STEFANO.

Je suis constant, docile et tendre,
Mon cœur est à toi pour toujours!

MARCELINE, à part.

Ah! quel ennui! quelles sottes amours!
Mon Dieu, venez à mon secours!

On frappe.

ENSEMBLE.

STEFANO.

Le triste métier que le mien!
Adieu notre doux entretien!

Il va ouvrir.

MARCELINE.

J'échappe à ce tendre entretien!
Je suis sauvée! oui, tout va bien.

MARCELINE.

Croit-il, en dépit de moi-même
Me forcer un jour à l'aimer?
Non, non! — Fidelio, c'est toi, c'est toi que j'aime!
Toi seul as su me charmer!

STEFANO, revenant.

Au diable! — Notre homme est parti.

MARCELINE, à part.

Ma foi! qu'il prenne son parti...

STEFANO.

Ingrate! — cruelle! — perfide!
Il faut que mon sort se décide!

MARCELINE.

Pourquoi me traiter de perfide?
De grâce, écoute la raison.
Je ne saurais t'aimer! Non, non, mille fois non...

STEFANO.

C'en est fait! ma prière est vaine!
L'amour a fait place à la haine,
Un autre a ton cœur et ta foi!

MARCELINE.

Tu peux me reprendre ta foi!
Adieu, quittons-nous, laisse-moi!

STEFANO.

Ainsi, mon beau rêve s'envole!
Cruelle!...

MARCELINE.

Hélas! pauvre garçon!

STEFANO, se rapprochant.

Ton cœur est tendre et bon.
Oh! parle! parle! — Un mot! une douce parole!...

MARCELINE.

Cherche qui te console!
Tu connais ma chanson :
Non, non, mille fois non!

STEFANO.

Peux-tu me trahir de la sorte!
Hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

MARCELINE.

Je crois que l'on frappe à la porte!
Eh! vite! il faut aller ouvrir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

STEFANO, avec dépit.	MARCELINE.
Est il métier pareil au mien!	J'échappe à ce tendre entretien!
Adieu notre doux entretien!	Je suis sauvée! oui, tout va bien!

ROCCO, entrant en scène.

Eh! mille diables! n'entends-tu pas qu'on frappe?

STEFANO.

Pardonnez-moi! je...

ROCCO, le poussant par les épaules.

Mais va donc! (Stefano sort.)

SCÈNE III

ROCCO, MARCELINE.

ROCCO.

Je ne sais à quoi pense ce drôle depuis quelque temps, mais il m'a tout l'air de perdre la tête. (A Marceline.) Est-ce qu'une certaine fillette du nom de Marceline ne pourrait pas m'en dire la cause?

MARCELINE.

Moi, mon père?...

ROCCO.

Oui. N'y aurait-il pas de l'amour sous jeu, et ne serait-il pas temps de m'en donner quelque nouvelle?

MARCELINE.

Pour ce qui est de Stefano, mon père, il se pourrait bien qu'il en fût ce que vous dites; mais pour ce qui me regarde, je puis vous jurer qu'il n'en est rien.

ROCCO.

Eh! mon Dieu! ne t'en défends pas, petite sournoise!... Ai-je l'air si rébarbatif que tu n'oses me faire tes confidences?

MARCELINE.

Mais, mon père...

ROCCO.

Ne t'en défends pas, te dis-je; Stefano est un brave garçon, et du moment qu'il te plaît...

MARCELINE.

Mais justement, mon père, c'est qu'il ne me plaît pas.

ROCCO.

Hein! il ne te plaît pas?... Mais alors, mille diables, qu'est-ce qu'il demande! Pourquoi devient-il sourd, et à quel propos se permet-il de ne pas ouvrir quand on frappe?

MARCELINE.

Oh! pour cela, mon père, il ne faut pas lui en vouloir; grâce aux hommes d'armes qui vont et viennent dans ce donjon, un coup de marteau n'attend pas l'autre; et le pauvre garçon ne peut me dire un mot de tendresse sans être obligé de courir dix fois à la poterne.

ROCCO.

Bon! ne vas-tu pas le défendre à présent?

MARCELINE.

C'est le moins que je lui doive; car pour vous dire le vrai, mon père, je ne suis pas tout à fait sans reproches.

ROCCO.

Comment?

MARCELINE.

Je ne lui ai pas fait tout d'abord un accueil trop désobligeant, et si plus tard j'ai changé de sentiment...

ROCCO.

C'est que tu t'es aperçu de sa gaucherie, de sa maladresse, de sa grossièreté, de sa rusticité...

MARCELINE.

Non, mon père; c'est que je ne pouvais plus éprouver pour lui ce que j'éprouvais... pour un autre.

ROCCO.

Ah! ah!...

MARCELINE.

Vous souvenez-vous du jour où vous avez recueilli Fidelio?

ROCCO.

Oui. — C'était le lendemain de notre arrivée à Milan; je faisais le tour de cette citadelle quand j'aperçus, couché sur le revers d'un fossé et transi de froid, un jeune garçon qui me dit être sans famille et sans asile; en considérant ses traits, je crus y trouver une vague ressemblance avec ceux de mon fils tué l'an dernier par les Vénitiens, et je me sentis ému de pitié; je lui proposai de l'employer au service des prisonniers, il accepta avec joie, et depuis, je n'ai eu qu'à me louer de son zèle.

MARCELINE.

Eh bien! mon père, c'est de ce jour-là que j'ai cessé d'aimer Stefano.

ROCCO.

Fort bien! je commence à comprendre; c'est à toi que Fidelio a demandé la récompense de ses services, n'est-ce pas?...

MARCELINE.

Hélas! non, mon père, il ne m'a rien demandé et je n'ai rien osé lui dire; mais puisque enfin vous voulez savoir mon secret, je vous avoue qu'il ne m'a pas été possible de le voir sans l'aimer.

ROCCO.

Et moi, vieille barbe grise, qui ne m'en suis pas aperçu! Est-ce dit? est-ce Fidelio que tu veux pour mari? En ce cas, ma fille, ne te mets pas en peine; j'en fais mon affaire : tu l'épousera dans trois jours.

MARCELINE.

Encore faudrait-il savoir si son cœur partage les sentiments du mien?

ROCCO.

Mille diables! je voudrais voir que ce vagabond repoussât l'honneur que ma fille veut bien lui faire. — Sans lui rien dire, ne lui as-tu pas laissé deviner quelque chose de la tendresse que tu avais pour lui?

MARCELINE.

Oui, mon père, et il m'a semblé y répondre avec reconnaissance; mais depuis quelque temps il m'évite et ne me témoigne plus la même confiance!

ROCCO.

C'est ce qui prouve qu'il t'adore, corbleu! Il n'ose pas prétendre à ta main; mais je te promets qu'il sautera de joie quand je lui dirai : Tope là, Fidelio! tu es mon gendre!

MARCELINE.

Écoutez!

ROCCO.

Quoi donc?

MARCELINE.

C'est lui!

ROCCO.

Eh bien! nous en aurons le cœur net à l'instant même.

MARCELINE.

Devant moi, mon père?

ROCCO.

C'est bon! j'attendrai que tu sois sortie.

SCÈNE IV

ROCCO, MARCELINE, ISABELLE, STEFANO.

ISABELLE.

Bonjour, maître! bonjour, Marceline!

ROCCO.

Qu'as-tu, Fidelio? tu nous reviens avec un air de joie qui ne t'est pas accoutumé.

ISABELLE.

Le roi Charles VIII s'avance vers Milan.

ROCCO.

Eh bien! que t'importe? As-tu rien à gagner à l'arrivée du roi Charles VIII?

ISABELLE.

On dit qu'il vient en Italie pour défendre les malheureux et venger les opprimés!

ROCCO.

Es-tu malheureux ou opprimé, pour t'intéresser si fort au motif qui l'amène?

ISABELLE.

Le roi de France s'annonce comme l'ami du duc Sforza, mais peut-être lui demandera-t-il compte de son neveu Jean Galéas, si étrangement disparu, il y a un an, au moment même où l'avénement de sa majorité allait le délivrer de la tutelle du régent et le mettre en possession du trône.

ROCCO.

Silence, enfant! nous n'avons rien à voir dans les affaires de nos maîtres et nous ferons plus sagement de nous occuper des nôtres.

STEFANO.

Le prince Jean Galéas serait sans doute flatté de savoir l'intérêt que lui porte M. Fidelio.

ROCCO.

Qui est-ce qui te parle, à toi?

STEFANO.

Pardon! je croyais...

ROCCO.

Tu croyais que ma fille te faisait l'honneur de t'aimer, n'est-ce pas? — Eh bien! tu te trompais! — Elle n'a pas daigné jeter les yeux sur toi, et si tu t'avises de lever les tiens sur elle, c'est à moi que tu auras affaire! tu comprends?

STEFANO.

Oui; on me préfère un nouveau venu, je sais cela, un orphelin, un vagabond, un intrigant...

ISABELLE, à part.

Que dit-il?

ROCCO.

Écoute, Stefano, tu es un garçon que j'estime et que j'aime; mais si tu ajoutes un mot, je te fais sauter comme un cabri dans les fossés de la citadelle.

STEFANO.

Il est heureux qu'ils soient à sec.

ROCCO.

Justement! tu t'y casseras plus aisément la tête! Et à ce propos, n'oublie pas que je t'ai recommandé de les visiter. Tu me signaleras les points où la muraille tombe en ruines, et nous profiterons de la grande sécheresse pour porter la truelle et le ciment partout où il en sera besoin. L'endroit est frais et me paraît de nature à calmer ton imagination, trop prompte à s'échauffer. Cela entendu, soyons bons amis, et quand ma fille

passera d'un côté, fais-moi le plaisir de passer de l'autre. — Pour toi, Fidelio, j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, et pour les rendre encore meilleures, je veux les accompagner d'un verre de vin vieux. — (A Marceline.) Tu entends, fillette?

MARCELINE.

Je cours au cellier, mon père. (Elle sort.)

ISABELLE, à part.

Plus de doute! Marceline a parlé! Que faire?

STEFANO, entre ses dents, en regardant sortir Marceline.

Ingrate! récompenser ainsi un cœur fidèle!...

ROCCO.

Plaît-il?

STEFANO.

Je dis que je vais visiter les fossés de la citadelle!...

ROCCO.

Tu feras bien!...

STEFANO, à part.

Oui, je ferai bien d'oublier ma folle passion.

ROCCO.

Tu dis?

STEFANO.

Je dis qu'il faudra des réparations!...

ROCCO.

A la bonne heure.

MARCELINE, rapportant un broc et deux gobelets qu'elle pose sur une table.

Vous n'avez plus besoin de moi, mon père?

ROCCO.

Non; laisse-nous!...

MARCELINE, bas à Rocco.

Voyez comme il a l'air embarrassé!

ROCCO, bas.

C'est qu'il n'ose croire à son bonheur!...

ISABELLE, à part.

Pauvre enfant! je ne voudrais pas la tromper; mais à tout prix il faut gagner du temps.

STEFANO, à part.

Et penser que c'est moi qui lui ai ouvert la porte!

QUATUOR.

MARCELINE, à Rocco.

Croirai-je à son amour?
Doit-il m'aimer un jour?
Allons! plus de mystère!
Parlez pour moi, mon père!
Dites-lui mon amour!

ROCCO, à part.

Sans crainte et sans détour
Sachons parler d'amour!
Allons! plus de mystère!
Il faut agir en père!
Chacun aime à son tour!

ISABELLE, à part.

Sachons nous taire un jour!
Hélas! fatal amour!
O Dieu, bientôt j'espère
Pénétrer le mystère
De cet affreux séjour!

STEFANO, à part.

Le traître est de retour!
Adieu, mon pauvre amour!
J'étouffe de colère;
C'est lui qu'elle préfère!
Soyons muet et sourd!

Stefano sort d'un côté et Marceline de l'autre.

SCÈNE V

ROCCO, ISABELLE.

ROCCO.

Eh bien! mon garçon, te voila redevenu rêveur et mélancolique; ne te doutes-tu pas de la nouvelle que je viens t'annoncer? Elle vaut bien celle de l'arrivée du roi de France, je suppose?

ISABELLE.

Je ne vous comprends pas, maître Rocco.

ROCCO.

Oui-da! (S'attablant et remplissant les verres.) En ce cas, viens ici et trinquons! Je vais me faire comprendre. (Isabelle s'attable en face de Rocco.) Quel âge as-tu?

ISABELLE.

Vingt ans.

ROCCO.

C'est l'âge où l'on aime, Fidelio! — Est-ce que tu n'aimes pas? — Le diable m'emporte, je crois que tu rougis! A ton air de pudeur et de timidité on te prendrait parfois pour une fille! — Fi donc! est-ce à un homme de baisser les yeux quand on lui parle d'amour! — Les enfants dégénèrent, mon garçon, et vos pères valaient mieux que vous. — A la santé de Marceline!

ISABELLE.

De tout mon cœur! Ils trinquent.

ROCCO.

Ah! tu te décides à dire un mot, sournois : ce nom de Marceline résonne doucement à tes oreilles, n'est-ce pas? Ses beaux yeux te trottent dans la tête et le son de sa voix te fait pâmer d'aise! — Mais parle donc, mille diables! parle donc!

ISABELLE.

Sans doute, monsieur Rocco, sans doute.

ROCCO.

Alors, pourquoi ne pas lui dire franchement que tu l'adores, morbleu! — car j'aime à croire que tu l'adores?

ISABELLE.

Je serais un ingrat si je n'étais pénétré de reconnaissance pour tous les témoignages d'intérêt qu'elle m'a donnés.

ROCCO.

Et qui diable te parle de reconnaissance, encore une fois; je te parle d'amour! — Sais-tu ce que c'est que l'amour?

ISABELLE.

Excusez-moi, je craignais.....

ROCCO.

On ne craint rien quand on aime, vive Dieu! — Décidément tu me parais aussi maladroit à prendre le cœur d'une fille qu'à vider un verre de vin.

COUPLETS.

I

Quand j'avais ton frais visage,
Quand j'étais jeune garçon,
J'avais la tête moins sage
Et j'aimais à ma façon!
Pour femme jolie,

Pour son frais minois,
J'aurais cent fois
Donné ma vie!
Dans ma folie,
J'aurais pour ses yeux
Cherché noise aux dieux!...
J'aurais battu toute une armée
Pour délivrer ma bien-aimée!
Ah! le bon temps!
Ah! l'heureux temps!
Que n'ai-je encor vingt ans!

Il se leve.

II

Quand j'allais, marchant en guerre,
En joyeux et franc routier,
Je savais boire à plein verre
Et chanter à plein gosier!
J'avais en mémoire
Plus d'un gai refrain;
Pas de chagrin
Ni d'humeur noire!
Chanter et boire,
Fêter tour à tour
Le vin et l'amour,
Et pour tenir tête au plus brave,
Vider gaiment toute une cave!...
Ah! le bon temps!
Ah! l'heureux temps!
Que n'ai-je encor vingt ans!

Voilà comment doit se comporter un homme de ton âge, et c'est sur ce modèle-là que je veux avoir un gendre! Il va se rasseoir.

ISABELLE, part.

Allons, il n'y a pas à reculer, mon amour pour Marceline sera un titre de plus à sa confiance, et si je puis profiter de l'occasion.....

ROCCO.

Mais par le diable! tu ne comprends donc pas que ma fille te fais l'honneur de te choisir pour époux, drôle!

ISABELLE.

Il fallait que je l'entendisse de votre bouche pour le croire, maître Rocco! et puisque enfin je puis parler, j'ose vous promettre que vous trouverez en moi le gendre que vous souhaitez. (Elle se rassied et remplit les verres.)

ROCCO.

Eh! mort de ma vie! à la bonne heure!

ISABELLE.

A la santé de ce que j'aime !

ROCCO.

Ah ! ah !... la soif te revient. Ils trinquent et boivent.

ISABELLE.

Oui, avec la joie et l'espérance ! — Un pauvre orphelin comme moi, recueilli par charité, pouvait-il se flatter d'épouser un jour la fille de son maître ?

ROCCO.

Et une jolie fille, je m'en vante !... sans parler de ma place, dont le duc m'a promis la survivance pour mon gendre. Avoue que tu es né sous une heureuse étoile !

ISABELLE.

Très-heureuse, si l'espoir que vous me donnez n'est pas déçu.

ROCCO.

Doutes-tu de la parole du duc ?

ISABELLE.

Il est permis d'en douter ! — Vous m'avez fermé la bouche tout à l'heure, quand je vous parlais du prince Jean Galéas. Je ne faisais cependant que répéter tout haut ce qu'on se dit à l'oreille dans tout Milan. Personne n'est dupe de la prétendue maladie qui l'éloigne du trône ! — Ce n'est pas dans un palais ducal qu'on le tient enfermé, c'est dans une prison comme celle-ci peut-être ! Est-il un crime devant lequel Sforza soit homme à reculer ? N'a-t-il pas commencé par arracher violemment la régence à Bonne de Savoie, dont il a fait périr le ministre, coupable d'avoir soutenu les droits du prince et de sa mère ? — Quand la princesse Isabelle d'Aragon, appuyée par une partie de la noblesse milanaise, a osé lui redemander son époux Jean Galéas, dont elle avait été séparée par une infâme trahison, n'a-t-il pas répondu par des proscriptions et des supplices ; et ces cachots ne sont-ils pas remplis des malheureux qui s'étaient rangés autour d'elle ? Dieu a permis qu'elle échappât aux vengeances de Sforza, et jusqu'ici elle n'a pas reparu ; mais si l'on juge de sa résolution par ce qu'elle a déjà tenté, c'est de sa main qu'il recevra le châtiment de ses crimes ! Car la justice divine est avec elle !

ROCCO.

Dieu me damne ! il est heureux pour toi que tes paroles soient tombées dans l'oreille d'un sourd ! car si l'on en rappor-

tait une seule à Son Altesse, ta tête ne serait pas solide sur tes épaules! — Es-tu fou de tenter ainsi le destin! et que t'importent les affaires de Sforza et de son neveu Galéas? Est-ce à toi de régler leurs démêlés et de prendre parti pour la princesse Isabelle? — Je ne dois me souvenir que d'une chose, c'est que le duc me traite comme un vieux compagnon d'armes; ton mariage avec ma fille t'assure sa protection; sache la mériter, et fais en sorte, quand je t'aurai mis en mesure de me remplacer, qu'il n'hésite pas à te donner mon héritage.

ISABELLE.

Vous avez raison : la destinée des princes ne regarde pas un pauvre garçon comme moi. Je ne veux plus songer qu'à mon métier; et, pour vous prouver que je sais profiter de vos conseils, permettez-moi dès aujourd'hui de vous accompagner dans le vieux donjon où personne que vous n'a encore pénétré.

ROCCO.

Non, Fidelio! — Il faut un cœur éprouvé comme le mien pour supporter de sang-froid le spectacle de certaines souffrances, et tu es trop jeune pour un pareil apprentissage.

ISABELLE.

Mon cœur pourra être ému de pitié; mais je vous promets qu'il n'en paraîtra rien sur mon visage.

ROCCO

Non! te dis-je; il n'est permis qu'à moi seul de descendre dans ces cachots, et tu ne pourrais entendre sans pâlir les gémissements du malheureux qui y est relégué.

ISABELLE.

Que dites-vous? — N'y a-t-il qu'un seul prisonnier?

ROCCO.

Oui.

ISABELLE.

Il est donc bien coupable, qu'on le traite avec tant de rigueur?

ROCCO.

Je l'ignore. — Il m'est défendu de lui parler, et je me borne à lui porter sa nourriture de chaque jour.

ISABELLE.

Mais lui, ne vous a-t-il jamais rien dit?

ROCCO.

Des paroles qui m'ont fait croire que sa raison était troublée.

ISABELLE.

Et ces paroles.....

ROCCO.

Ne sont pas bonnes à entendre pour de jeunes oreilles.

ISABELLE.

Doutez-vous de la discrétion de celui qui va devenir votre fils?

ROCCO.

Un mot imprudent pourrait compromettre ta vie et la mienne.

ISABELLE.

Ne me donnez donc pas votre fille, si je ne dois pas avoir toute votre confiance !

ROCCO.

Et qui peut me répondre de toi, quand j'ai pu douter de moi-même? — La conscience la plus robuste résiste difficilement à l'appât de certaines promesses, et l'offre d'un comté ou d'un marquisat peut faire chanceler les plus fermes résolutions.

ISABELLE.

Mais c'est donc un prince, pour offrir un tel prix de sa liberté?

ROCCO.

Au diable! avec tes questions tu ferais parler un mur!

ISABELLE, à part.

Mon cœur ne m'avait pas trompée! (Haut.) Je ne veux être marquis ni comte, cher maître; mais je veux être le bras droit de mon père! Encore une fois ne repoussez pas ma prière, ou c'est moi qui repousse l'honneur que vous voulez me faire.

ROCCO.

Mais a-t-on idée d'une pareille tête!... (Il frappe sur la table.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARCELINE.

MARCELINE.

Vous m'avez appelée, mon père ?

ROCCO.

Non! mais tu arrives à propos! il t'adore, et tu seras sa femme! Seulement, le drôle a la vocation de son état si bien

enracinée dans la tête, que pour célébrer le jour de ses fiançailles, il veut à toute force m'accompagner ce soir dans les cachots du vieux donjon. — Qu'en dis-tu ?

MARCELINE.

Est-il vrai, Fidelio ?

ISABELLE.

C'est un droit que je réclame et un devoir que je veux remplir.

MARCELINE.

Ne pouvez-vous au moins me donner cette journée tout entière, et ne sera-t-il pas temps plus tard de songer à de pareils devoirs ?

ISABELLE.

Je veux me rendre digne dès aujourd'hui du choix que votre père a fait de moi pour gendre.

MARCELINE.

Tu repousses ma première demande ?

ISABELLE.

Vous vous refusez à mon premier désir ?

ROCCO

Mais à quel propos ce désir lui est-il venu en tête?

TRIO.

ROCCO.

De ces cachots silencieux
Fermés à la prière,
Fermés à la clarté des cieux,
Redoute le mystère!

ISABELLE.

Ah! laissez-moi suivre vos pas!

Plaçant la main de Rocco sur son cœur.

Voyez, malgré mon âge,
Mon cœur ne tremble pas!
Comptez sur mon courage!

MARCELINE.

Ton cœur sera glacé d'effroi!
Le mien déjà frissonne et tremble!
Fidelio, restons ensemble!
Fidelio, viens près de moi!

ROCCO.

Amant fidèle,
Reste près d'elle;
C'est l'amour qui te tend les bras!

ISABELLE.

Nous reviendrons bientôt près d'elle;
Ah! laissez-moi suivre vos pas!

MARCELINE.

Reste avec moi, ne t'en va pas!
Pourquoi veux-tu suivre ses pas?

ROCCO, tirant Isabelle à part.

Allons! c'est bien! laisse-moi faire;
Tu me suivras, je le promets!

ISABELLE, bas.

Je vous comprends, il faut nous taire,
Gardons pour nous de tels secrets!

MARCELINE, à part.

Que lui dit-il? que va-t-il faire?
Je veux connaître leurs secrets!

Elle se rapproche d'eux pour écouter.

ROCCO, à Marceline.

Il me parlait de sa tendresse;
Ne pensons plus qu'à ton bonheur!

MARCELINE.

J'ai son amour, j'ai sa promesse;
A lui ma main, à lui mon cœur!

ISABELLE, à part.

Mon cœur se fie à sa promesse!
L'espoir enfin rentre en mon cœur!

ROCCO.

Mes chers enfants, sans qu'on m'en prie,
Je vous bénis, je vous marie.

MARCELINE.

Fidelio, soyons heureux;
Le ciel enfin comble mes vœux!

ROCCO.

Gentils amants, chers amoureux,
Soyez unis, soyez heureux!

ISABELLE, à part.

Parlons encore en amoureux;
Feignons de souscrire à leurs vœux.

MARCELINE.

Fidelio, c'est toi que j'aime
Plus que le jour, plus que moi-même!

ROCCO.

Comptez sur moi, tout ira bien ;
Votre bonheur fera le mien !

MARCELINE.

L'amour unit son cœur au mien !
Je ne crains plus de lui déplaire.

ISABELLE.

Son cœur épris se fie au mien ;
Jusqu'à demain sachons nous taire !

MARCELINE, à part.

Le ciel enfin a comblé mon espoir ;
Fidelio m'accepte pour sa femme !

ROCCO, bas à Fidelio.

A la terreur ferme bien ta jeune âme ;
Je l'ai promis, tu me suivras ce soir.

ISABELLE, à part.

Cachons encor l'ivresse de mon âme !
L'heure est venue, et je vais le revoir !

Rocco met la main d'Isabelle dans celle de Marceline. Stefano paraît au fond et regarde ce tableau avec rage. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Une cour de la citadelle.

SCÈNE PREMIÈRE

SFORZA, SOLDATS.

Sforza entre en scène suivi d'une troupe de soldats.

SFORZA.

N° 6. — AIR.

Voici l'instant d'agir:
L'enfer ici m'envoie!
Le tigre va rugir
En déchirant sa proie!
O sombre espoir! ô joie!
N'attendous pas demain,
Sa vie est dans ma main!
Lui mort, à moi gloire et puissance!
Mon règne enfin commence!
Et tous, glacés d'effroi
Et pâles d'épouvante
Viendront baiser ma main sanglante
Et me saluer roi!

LE CHŒUR.

D'un feu sinistre et sombre
Ses yeux brillent dans l'ombre;
Son front est menaçant,
Son glaive a soif de sang!

SFORZA.

Nuit funèbre, nuit sombre
Etends sur nous ton ombre
Et voile en frémissant
La trace de son sang!

SCÈNE II

LES MÊMES, ROCCO.

ROCCO.

Monseigneur, j'apprends à l'instant l'arrivée de Votre Altesse. Je ne m'attendais pas à l'honneur d'une telle visite.

SFORZA.

J'ai voulu savoir par moi-même comment tu te trouvais de ton séjour ici, mon vieux compagnon.

ROCCO.

Aussi bien qu'on peut être dans une citadelle, monseigneur, quand on n'est plus bon à tenir la campagne.

SFORZA.

Eh! vrai Dieu! Rocco, il me semble qu'une arbalète ne serait pas encore trop lourde pour ton bras!

ROCCO.

Que Votre Altesse ait besoin de ce bras, monseigneur, et tout rouillé qu'il est, je jure Dieu qu'il ne vous fera pas défaut!...

SFORZA.

Je connais ton dévouement, mon brave, et peut-être y aurai-je recours.

ROCCO.

Sommes-nous menacés d'être en guerre?

SFORZA.

Non! ce n'est pas du soldat que j'ai besoin. (A ses soldats.) Éloignez-vous! (Les soldats sortent.)

SCÈNE III

SFORZA, ROCCO.

Sforza s'assied sur un banc de pierre. Rocco reste debout.

ROCCO.

Je vous écoute, monseigneur.

SFORZA.

Je suis accablé d'ennuis, mon vieux Rocco. N'as-tu pas entendu le bruit des cloches qu'on sonne à toute volée depuis ce matin dans les églises de Milan?

ROCCO.

Les bruits de la ville n'arrivent guère jusqu'ici.

SFORZA.

Elles annoncent la mort de mon neveu Jean Galéas.

ROCCO, vivement.

Le prince Galéas est mort?

SFORZA.

Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant? Ne savais-tu pas qu'il était gravement malade?

ROCCO.

On assurait en effet qu'une maladie de langueur le tenait éloigné du trône, et que Votre Altesse l'avait relégué pour cette raison dans un château du voisinage, mais j'ignorais...

SFORZA.

Achève.

ROCCO.

J'ignorais que cette maladie dût se terminer si tôt.

SFORZA.

Je l'ignorais comme toi, Rocco, et je ne m'attendais pas à ce fatal événement. Forcé de garder le pouvoir, que je ne pouvais abandonner à des mains débiles, j'avais espéré me démettre un jour de ce lourd fardeau. — Le ciel en a ordonné autrement, et je dois accepter l'héritage des Sforza. — Mais cet héritage peut m'être contesté; notre famille est de date récente, et nos ennemis n'ont pas encore oublié que mon aïeul Muzzio n'était qu'un simple paysan des Romagnes; l'empereur Maximilien peut me faire attendre l'investiture que je lui demande; je trouve à chaque pas des entraves qu'il me faut briser, si je ne veux pas m'y briser moi-même. — Déjà Isabelle d'Aragon, m'accusant d'attenter à la vie de son époux Jean Galéas, a recruté dans les rangs mêmes de mes amis des partisans dont il m'a fallu peupler les cachots de cette citadelle. — Réfugiée sans doute à la cour de son père, elle ne manquera pas, à la nouvelle de son veuvage, de me susciter de nouveaux adversaires, et peut-être sera-t-elle assez habile pour tourner contre moi les armes du roi de France, que j'appelle à mon aide. — En présence de tant de dangers, je dois étouffer l'esprit de rébellion jusque dans son germe, et ne pas même lui laisser l'ombre d'un prétexte. — Il suffit d'une étincelle pour allumer l'incendie; il suffit d'un fou pour compromettre la sûreté de l'État. — Le prisonnier que j'ai confié à ta garde, et qui est enfermé dans le vieux donjon, peut être le fou dont je parle. — Il faut qu'il meure!

ROCCO.

Qu'avez-vous à craindre de ce malheureux, monseigneur? Miné par le chagrin et la maladie, il n'a que peu de temps à vivre. — A quoi bon hâter un événement qui ne peut se faire attendre?

SFORZA, se levant.

Il me faut sa vie, te dis-je! — me comprends-tu?

ROCCO.

Pardonnez-moi, monseigneur; mais je ne puis comprendre que la mort d'un misérable soit si nécessaire à votre repos. — Le cachot où il est enfermé n'est-il pas une tombe?...

SFORZA.

Les morts seuls ne parlent pas!

ROCCO.

Et que pourrait-il dire?...

SFORZA.

Ce qu'il t'a déjà dit peut-être?

ROCCO.

Que vous importe qu'un insensé prétende se nommer Jean Galéas, aujourd'hui que le prince Jean Galéas est mort?

SFORZA.

Cet insensé peut trouver des partisans qui ajouteront foi à ses paroles; le geôlier qui t'a précédé ici les avait écoutées d'une oreille trop complaisante. — Le lendemain il avait cessé de vivre. (Changeant de ton.) Voyons, Rocco, un coup de stylet est-il une si grande affaire? Est-ce le premier homme que tu auras envoyé galamment dans l'autre monde?

ROCCO.

Je n'ai tué que des gens qui se défendaient, monseigneur, en plein soleil, sur le champ de bataille, et Votre Altesse oublie que j'ai mêlé mon sang au leur.

SFORZA.

Est-ce ton dernier mot?

ROCCO.

Je suis un soldat. — Cherchez ailleurs un assassin.

SFORZA.

Prends garde!

ROCCO.

Votre Altesse me réserve le sort de mon prédécesseur?

SFORZA, après un moment de silence.

Non; je sais atteindre un homme au défaut de la cuirasse; ce n'est pas sur toi que je ferai peser ma colère.

ROCCO.

Et sur qui donc?

SFORZA.

Sur ta fille.

ROCCO.

Ma fille!

SFORZA.

Si tu consens, je la dote et me charge de son avenir; si tu refuses...—Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage, n'est-ce pas?

ROCCO.

Je vous préviens, monseigneur, que le premier qui portera la main sur ma fille est un homme mort.

SFORZA.

Consens-tu?...

ROCCO.

Votre personne même ne me sera pas sacrée, monseigneur, et votre vie me répondra de la sienne.

SFORZA.

Consens-tu?

ROCCO.

J'aimerais mieux la tuer de mes propres mains que de la sauver par un crime!

SFORZA.

C'est bien! — adieu!

ROCCO.

Je vous ai prévenu, monseigneur! — Que Dieu vous garde!...

(Sforza fait quelques pas pour sortir et s'arrête.)

SFORZA, se rapprochant de Rocco et lui posant la main sur l'épaule.

Tiens! Rocco, j'ai pitié de toi! Il ne sera pas dit que j'aurai traité en ennemi un vieux compagnon d'armes. — Dans le cachot du prisonnier se trouve une citerne qui a servi autrefois d'oubliettes, et dont l'ouverture est murée par une pierre; — descelle cette pierre, c'est tout ce que j'exige de toi. — Un homme masqué t'abordera et te montrera cette bague; — donne-lui les clefs du cachot, et ne t'embarrasse pas du reste.

ROCCO.

Être complice du meurtre, n'est-ce pas le commettre soi-même?

SFORZA.

Qui te parle de meurtre? — Je ne t'ai rien dit. — Tu ne sais rien de mes projets; un homme te montre cet anneau et tu lui livres les clefs du cachot, voilà tout! — Tu hésites? — Ecoute, Rocco; j'ai à visiter les abords de cette citadelle; — je reviendrai dans une heure; — réfléchis, et ne pousse pas ma patience à bout.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARCELINE.

MARCELINE, apercevant Sforza.

Ah!... — Pardon, monseigneur, j'ignorais...

ROCCO, prenant Marceline dans ses bras.

Ma fille!...

SFORZA.

Elle est charmante!... Nous parlions avec votre père d'un projet qui vous intéresse, ma belle enfant. — Il y trouvait quelques difficultés; mais je ne doute pas qu'un mot de vous ne le fasse changer de sentiment.

MARCELINE.

Un mot de moi, monseigneur?

SFORZA.

Oui, je ne sais quel scrupule lui fait refuser la dot que je vous destine; représentez-lui qu'un père doit être plus traitable quand il s'agit du bonheur de sa fille. — Adieu, mon enfant. — Je compte sur vous pour le décider tout à fait.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Monseigneur!...

SFORZA.

Qu'y a-t-il?

L'OFFICIER.

Un courrier du roi de France arrive à l'instant. — Le roi doit entrer ce soir dans Milan.

SFORZA.

C'est bien! que tout soit prêt pour le recevoir avec magnificence!... et quand il franchira les portes de Milan, que des fanfares annoncent son arrivée à toute la ville. (A Rocco.) Tu m'as entendu? — Dans une heure!

Il sort avec l'officier.

SCÈNE VI

ROCCO, MARCELINE.

MARCELINE.

Que veut dire le duc? — Est-il vrai que vous repoussiez les bienfaits dont il veut nous combler?

ROCCO.

Le service qu'il attend de moi n'a pas besoin de récompense; au surplus, il a raison. — Le vieux Rocco ne peut tenir tête à Ludovic Sforza. — Ma volonté se briserait contre la sienne. — Embrasse-moi, ma fille!...

MARCELINE.

Je vois des larmes dans vos yeux, mon père! Au nom du ciel, qu'arrive-t-il donc?

ROCCO.

Rien; un mot trop vif que m'a dit le duc; je n'ai pu réprimer un mouvement de colère, et, sans toi... Mais laissons cela. — Voici Fidelio.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, à part, en regardant du côté par où est sorti le duc.

Qui peut l'attirer ici?... dans quel but répand-il la nouvelle de cette mort soudaine?

ROCCO.

Qui donc suis-tu des yeux, Fidelio?

ISABELLE.

Le duc, que je viens de rencontrer, ne vous quitte-t-il pas?

ROCCO.

Oui.

MARCELINE.

Il m'a promis une dot ; mais mon père ne veut pas l'accepter.

ISABELLE, regardant fixement Rocco.

Cela dépend peut-être du prix qu'y met Son Altesse. — Le duc vous a-t-il annoncé la mort du prince Galéas?

ROCCO.

Oui.

MARCELINE.

Le prince Galéas est mort?

ISABELLE.

A moins que les cloches ne mentent. (A Rocco.) Vous nous quittez?

ROCCO.

Je veux être seul!

ISABELLE.

Je puis compter sur votre promesse?

ROCCO.

Tu ne sais pas ce que tu me demandes, enfant!

ISABELLE.

J'ai votre parole.

ROCCO.

C'est bien! (Il sort.)

SCÈNE VIII

ISABELLE, MARCELINE.

MARCELINE.

Me ferez-vous l'honneur de me répéter ce que vous disiez tout bas à mon père, monsieur? — Suis-je de trop? — et mon mari a-t-il déjà des secrets pour sa femme?

ISABELLE.

La présence du duc me semble un présage de malheur pour nos pauvres prisonniers.

MARCELINE.

Le duc est-il donc si terrible? — Il m'a parlé d'un air tout bienveillant, à moi! et mon père avoue lui-même qu'il s'est emporté pour une bagatelle.

ISABELLE.

Ton père te trompe, Marceline! Les libéralités du duc ne peuvent être que le prix d'une perfidie.

MARCELINE.

Que supposes-tu?

ISABELLE.

Rien! A quoi bon te troubler l'esprit de mes tristes idées!...

MARCELINE.

Encore du mystère! Je ne sais ce qui se passe, mais depuis ce matin tout le monde semble se défier de moi! Je plains de tout mon cœur les prisonniers; mais il me semble qu'avant de songer à eux, Fidelio pourrait bien songer un peu à moi.

ISABELLE, souriant.

Eh! la, chère enfant, apaise-toi!

N° 7. — DUO.

MARCELINE.

Pour vivre en paix près de sa femme
Il faut l'aimer du fond de l'âme;
Approuver tout, trouver tout bien.

ISABELLE, souriant.

Et ne jamais lui cacher rien.

MARCELINE.

Régler son goût d'après le sien.

ENSEMBLE.

De vivre en paix c'est le moyen!

MARCELINE.

Je ferai tout pour te complaire,
Te voir sera mon seul bonheur!
Tu pourras lire dans mon cœur,
Comme au fond d'une eau pure et claire.

ISABELLE.

Fidèle amante, épouse ou sœur,
En t'écoutant il faut qu'on t'aime.

ENSEMBLE.

ISABELLE, à part.	MARCELINE.
Toujours mentir!... O peine extrême!	Mon cher amour! mon bien suprême!
Tromper encor ce cœur qui m'aime!	La vie est douce quand on aime!

MARCELINE.

Nous garderons longtemps, j'espère,
A nos côtés notre vieux père!
Qu'il soit heureux
Entre nous deux!

ENSEMBLE.

Qu'il soit heureux
Entre nous deux!

MARCELINE

Qu'importe à nos cœurs amoureux
Et le plaisir et la richesse?
Formons tous deux de plus doux vœux!
Une humble vie et ta tendresse,
Je n'ai pas rêvé d'autre ivresse!
Espoir charmant,
Joie éternelle
D'un cœur aimant
Tendre et fidèle!
L'amour sur nous étend son aile!
Il nous protége et sourit doucement
Aux vœux d'un cœur aimant!

ENSEMBLE.

ISABELLE, à part.

Toujours mentir! ô peine extrême!
Tromper encore ce cœur qui m'aime!
Haut.
Oui, cher enfant! oui, je t'aime;
Que Dieu t'accorde le bonheur
Qu'a rêvé ton cœur!

MARCELINE.

Mon cher amour! mon bien suprême
La vie est douce quand on aime!
Oui, je t'adore! oui, je t'aime
Le ciel m'accorde le bonheur
Qu'a rêvé mon cœur!

ISABELLE.

Tu es une aimable enfant, Marceline; quoi qu'il arrive, garde-moi un peu d'amitié, et ne doute jamais de celle que j'ai pour toi.

MARCELINE.

Chasse-donc ce vilain nuage qui obscurcit ton front, et ne pensons plus qu'à notre bonheur!...

ISABELLE.

Ce bonheur me fait honte, quand je songe aux malheureux qui souffrent près de nous!... Enfermés dans leurs cachots, ils attendent avec angoisse qu'on leur permette de venir respirer une heure dans ce préau. — Le jour s'avance, et ton père les oublie.

MARCELINE.

Tu as raison! le bonheur ne doit pas être égoïste.

ISABELLE.

Où vas-tu?

MARCELINE.

Je vais dire à mon père que je ne veux pas être seule heureuse! (Lui envoyant un baiser.) Adieu!

SCÈNE IX

ISABELLE, seule.

Pauvre enfant! je rougis de la tromper! mais je ne devais pas reculer devant un mensonge pour sauver mon époux! Enfin je touche au but! ce cachot mystérieux va s'ouvrir devant moi! Que ferai-je? je l'ignore! mais Dieu m'inspirera! Encore quelques heures, et le roi de France entre dans Milan! c'est à lui que je demanderai justice! — Isabelle ose te regarder en face, Sforza! et ce Galéas, dont tu as fait sonner le glas funèbre, sortira de sa tombe pour témoigner contre toi!

N° 8. — AIR.

Tremble à ton tour, monstre odieux!
Du châtiment l'heure est venue.
Par Dieu ta perte est résolue,
Ton astre pâlit dans les cieux!
Ton règne infâme enfin s'achève!
Le jour marqué, le jour prédit,
En rayonnant sur nous se lève:
Voici l'archange, armé du glaive,
Qui vient frapper ton front maudit!

O Dieu d'amour et d'espérance,
Consolateur de la souffrance,
Étends sur nous ton bras puissant!
Protége l'innocent!
De toi j'attends sa délivrance!
Brise ses fers, sauve ses jours!
Des phalanges
De tes anges
J'implore le secours!

De ces cachots funèbres,
De ce tombeau silencieux
Dont nul rayon des cieux
N'éclaire les ténèbres,
Il va sortir libre et joyeux!

Mes terreurs étaient vaines,
Il vit! En Dieu j'ai foi!
Ma main brise ses chaînes;
Je l'entends! je le voi!

De ces cachots funèbres,
De ce tombeau silencieux
Dont nul rayon des cieux
N'éclaire les ténèbres,
Il va sortir libre et joyeux!

SCÈNE X

ISABELLE, MARCELINE.

MARCELINE, accourant.

Voici les clefs, Fidelio; mon père ne voulait pas qu'on fît sortir les prisonniers, parce que le duc doit revenir ici; mais j'ai si bien plaidé leur cause, que je l'ai gagnée. — Que me donne-t-on pour ma peine?

ISABELLE, prenant les clefs et embrassant Marceline.

Un baiser de frère.

MARCELINE.

Pourquoi pas un baiser d'époux?

ISABELLE, souriant.

Prends patience, cela viendra! Elle sort.

SCÈNE XI

MARCELINE, PUIS STEFANO.

MARCELINE.

Mon père a beau dire, je crois bien que Fidelio a de l'affection pour moi; mais ce n'est pas celle d'un amant...

STEFANO, entrant précipitamment.

Marceline!....

MARCELINE.

Ah! c'est toi, Stefano! — Qu'as-tu donc? — Quelle mine effarée!

STEFANO.

C'est fini, j'en ai assez! — Vous pouvez aimer Fidelio tout à votre aise et l'épouser! et vivre ici avec lui jusqu'à la fin de vos jours! — Moi, je m'en retourne au village! — Dès ce matin

ma résolution étant prise, et ce qui vient de m'arriver n'est pas fait pour me retenir... Adieu!

MARCELINE.

Qu'est-ce donc? explique-toi!

STEFANO.

Non, non!.... Adieu!

MARCELINE, le retenant.

Stefano!...

STEFANO.

Eh bien, donc! je visitais les fossés de la forteresse, comme votre père m'en avait donné l'ordre, lorsque, arrivé sous les murs du vieux donjon, j'avise une étroite ouverture dégradée par le temps et fermée par une grille; je monte sur une pierre pour m'en rapprocher, mon pied glisse; je saisis un des barreaux pour me retenir, et je roule dans le fossé avec la grille, toute rongée de rouille, et quelques pierres qui se détachent de la muraille. — C'est un miracle que je n'aie pas été écrasé dans ma chute!

MARCELINE.

Pauvre garçon!

STEFANO.

Attendez, ce n'est rien encore : je me relève, j'ai la curiosité de pénétrer dans le couloir souterrain dont le hasard m'avait ouvert l'accès; je descends quelques marches et je m'avance à tâtons dans l'obscurité. Tout à coup, une volée de démons semble fondre sur ma tête! — Je sens leurs ailes glacées effleurer mon visage! mes cheveux se dressent sur mon front... je veux fuir, et mes jambes se dérobent sous moi!.... je veux crier, et je ne retrouve plus ma voix!.... Je me suis cru mort!

MARCELINE.

Poltron!..... Ces démons-là n'étaient sans doute que de pauvres oiseaux de nuit effarouchés par le bruit de tes pas.

STEFANO.

C'est possible; mais comme je commençais à reprendre mes sens et à me remettre un peu de ma frayeur... (Poussant un long gémissement.) Ah!...

MARCELINE, se serrant contre lui.

Quoi donc?

STEFANO.

Voilà qu'un long cri plaintif, un sourd gémissement, triste comme un soupir d'agonisant, arrive jusqu'à moi à travers la nuit!...

MARCELINE.

C'était le bruit du vent dans le souterrain.

STEFANO.

Ou l'âme en peine de quelque trépassé!

MARCELINE.

Ou la voix d'un être humain, l'appel d'un malheureux qui souffre et qui demande du secours!

STEFANO.

La pensée m'en est venue aussi.

MARCELINE.

Eh bien! tu l'as secouru? Tu l'as sauvé?

STEFANO.

Non, c'est moi qui me suis sauvé!... et du diable si je retourne jamais par là! Rien qu'en y pensant je me sens encore frissonner des pieds à la tête!

MARCELINE.

Mais s'est horrible, Stefano! Il y a là un pauvre captif qui pleure et qui peut-être va mourir!... Je veux essayer de lui porter secours; je veux que tu viennes avec moi!. .

STEFANO.

Non, non!... je suis décidé à partir!... Je vais rendre mes clefs à votre père... et je vous fais mes adieux!... Dans mon village, du moins, les filles sont fidèles... et l'on n'entend, la nuit, que le bruit de l'eau sur les pierres ou les soupirs du vent dans les arbres... j'aime mieux cela. — Bonsoir!

MARCELINE.

Allons trouver mon père... En me rappelant ses paroles et celles de Fidelio, je ne puis me défendre d'une vague inquiétude... Ton récit m'a glacé le cœur!... (L'entraînant.) Viens!... (Elle sort avec Stefano.)

Isabelle rentre en scène suivie des prisonniers. — Elle soutient un vieillard qu'elle conduit jusqu'au banc de pierre, puis elle s'éloigne.

N° 9. — FINAL.

CHŒUR DES PRISONNIERS.

O doux moment
D'enchantement,
D'espérance et de trêve!
Voici le jour! — Fuyez, ainsi qu'un mauvais rêve,
Soucis cruels et noir tourment!

UN PRISONNIER.

O Dieu clément, Dieu bon, Dieu tutélaire,
Veille sur nous du haut des cieux!
A ton regard la nuit s'éclaire,
L'ombre s'enfuit! le jour encor brille à nos yeux!

LE CHŒUR.

Dieu tutélaire,
Dieu de bonté,
Brise nos fers... rends-nous la liberté!

UN PRISONNIER.

De la prudence!
Parlons plus bas!
La trahison suit tous nos pas!
Silence, amis, silence!

REPRISE DU CHŒUR.

O doux moment
D'enchantement,
D'espérance et de trêve!
Voici le jour! — Fuyez ainsi qu'un mauvais rêve,
Soucis cruels et noir tourment!

Ils se dispersent et sortent. Entrent Rocco et Isabelle.

SCÈNE XII

ROCCO, ISABELLE.

Le jour commence à tomber.

ROCCO.

Je l'ai promis, tu me suivras.
Viens, prends mon bras.

ISABELLE, à part.

Mon âme frissonne!
Quelle terreur
Saisit mon cœur!

ROCCO.

Viens, suis-moi, l'heure sonne;
Près de ce malheureux
Descendons tous les deux;
Le maître nous l'ordonne.

ISABELLE.

Quoi!... veut-on le sauver?

ROCCO.

Hélas! pauvre martyr,
De tous ses maux la mort va bientôt l'affranchir,
Et nous devons dans l'ombre
Tous deux l'ensevelir.

ISABELLE.

O noir complot terrible et sombre!
C'en est donc fait! il va mourir!

ROCCO.

Que tout son sang sur vous retombe!
O monseigneur! à vous la honte et le remord!
Qu'un autre lui donne la mort;
Nos mains n'ouvriront qu'une tombe!

ISABELLE, à part.

Ah! malheureuse! je succombe!
D'épouvante et d'horreur je sens mon front pâlir!

ROCCO.

Nous devons dans la nuit tous deux l'ensevelir;
Allons, suis-moi, point de faiblesse!
Le jour s'enfuit, l'heure nous presse.

ISABELLE.

Voici ma main; guidez mes pas.
Il faut marcher; n'hésitons pas.

ROCCO.

Il faut d'abord de la citerne
Oter la pierre à petit bruit;
Munissons-nous d'une lanterne
Pour nous conduire dans la nuit.

Il allume une lanterne.

ISABELLE, à part.

Son supplice, hélas! s'apprête!
Mon Dieu! je meurs!...

ROCCO.

L'effroi déjà t'arrête?
Je vois tes yeux mouillés de pleurs...
Eh bien! dans ces cachots sans toi je vais descendre;
Reste; — ici tu peux m'attendre.

ISABELLE.

Non, non, je n'ai plus peur! Venez.

Entrent Marceline et Stefano.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MARCELINE, STEFANO.

MARCELINE.

Hélas! qu'allez-vous faire?
Je crains quelque péril!

ROCCO.

Que me veux-tu? qu'arrive-t-il?
Pourquoi cette terreur soudaine?

MARCELINE.

Je me soutiens à peine!

STEFANO.

Je tremble malgré moi!

ISABELLE.

Nous serons bientôt près de toi.

ROCCO.

C'est un devoir qui nous réclame!

MARCELINE.

De noirs pressentiments
Agitent mon âme!

ROCCO.

Au diable d'une femme
Les pleurs et les gémissements!

Entre Sforza.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, SFORZA, puis LES PRISONNIERS.

SFORZA, à Rocco.

Eh bien! j'attends; l'heure est venue,
Voici l'instant de m'obéir.
Ton âme est-elle résolue,
Où songe-t-elle à me trahir?

ROCCO.

Seigneur!

SFORZA.

Réponds!

ROCCO.

Que Dieu pardonne
Au maître qui conduit mon bras ;
Oui, je ferai ce qu'on m'ordonne,
Cette main ne faiblira pas !
Je n'ai tremblé devant personne,
J'ai vu la mort dans les combats.
Pourtant j'en fais l'aveu tout bas,
Seigneur, je tremble et je frissonne.

SFORZA.

Mon bras dans l'ombre te conduit ;
Obéis-moi ; je veux qu'il meure !
Que tout soit prêt. Va-t'en, c'est l'heure.
A part.
Moi, pour frapper, j'attends minuit.

Rocco fait signe aux prisonniers de rentrer dans leurs cachots.

LE CHŒUR.

Adieu, derniers rayons du soir !
Clarté divine et pure !

SFORZA.

Qu'ici tout cède à mon pouvoir !
Leur bouche en vain murmure !

ROCCO.

Accomplissons notre devoir
Sans plainte et sans murmure !

MARCELINE et STEFANO, à part.

Il fait maudire son pouvoir !
Il rit de leur torture !

FIDELIO, à part.

J'ai mis en Dieu tout mon espoir !
Mon âme se rassure !

LE CHŒUR.

Cruel tyran ! démon vomi par les enfers !
Un Dieu vengeur viendra briser nos fers !

SFORZA.

N'espérez pas briser vos fers !

ROCCO, MARCELINE et STEFANO, à part.

Quel Dieu viendra briser leurs fers !

FIDELIO, à part.

Un Dieu viendra briser vos fers !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur d'un cachot à droite; la margelle d'une citerne en ruines.

SCÈNE PREMIÈRE

GALÉAS, seul.

Il est à demi couché sur un banc de pierre.

N° 10. — AIR.

Non ! je n'espère plus ! ô supplice effroyable !
Je meurs dans l'ombre, seul, en cet affreux séjour.
Cœur sans pitié ! Sforza ! monstre implacable !
Mes yeux jamais ne reverront le jour !

Il se lève.

O grandeurs ! vaines ivresses !
Longs espoirs, rêves trompeurs,
C'en est fait de vos promesses ;
Il triomphe !... et moi, je meurs !
Mais parfois le traître envie
Les douleurs de l'innocent ;
Et j'apporte avec ma vie
Un cœur pur au Tout-Puissant !

Vers toi, chère idole,
Mon âme s'envole,
Seul trésor de mon cœur !
Brillant d'espérance,
Dans l'ombre s'avance
Ton front doux et vainqueur !

De l'époux qui t'appelle,
O compagne fidèle !
Pour la dernière fois,
Hélas ! entends la voix !
Pauvre âme blessée,
Doux ange des cieux,
A toi ma pensée,
A toi mes adieux !

Suis-je le jouet d'un rêve! Je vois ton doux visage se pencher vers moi! Ta bouche murmure des paroles d'amour! Ton regard éclaire mes ténèbres!... Est-ce ton âme qui vient chercher la mienne?... Un nuage obscurcit ma vue! je me soutiens à peine!... O Dieu! si mon heure est venue, reçois-moi dans ton sein! Il se laisse tomber sur le banc de pierre et s'évanouit. Au bout d'un instant la porte s'ouvre et livre passage à Rocco et à Isabelle, portant une lanterne, une pioche et un levier.

SCÈNE II

GALÉAS, ROCCO, ISABELLE.

ISABELLE.

C'est ici?

ROCCO.

Oui.

ISABELLE.

Quelle obscurité!

ROCCO.

Ne le vois-tu pas?

ISABELLE.

Où donc?

ROCCO.

Près de ce pilier.

ISABELLE.

Hélas! il dort!

ROCCO.

Voici la citerne.

ISABELLE, à part.

Je ne puis distinguer ses traits. — O Dieu! soutiens mon courage!

ROCCO.

Les ruines de la margelle en ont comblé l'ouverture; viens! nous l'aurons bientôt déblayée. — Qu'as-tu donc? tu trembles!...

ISABELLE.

C'est de froid.

ROCCO, lui présentant sa gourde.

Prends ma gourde, ce vin te réchauffera.

Isabelle prend la gourde et la pose sur la margelle de la citerne.

N° 11. — DUO.

ROCCO, se mettant au travail.

Allons, du cœur! pas de faiblesse!
Etouffe en toi de vains remords!

ISABELLE, à part.

O Dieu! seconde ma tendresse!
Mes bras par toi seront plus forts!

ROCCO.

Courage! il faut desceller cette pierre;
Allons! mon fils, seconde-moi!

ISABELLE, à part.

Dieu juste, exauce ma prière!
En toi seul j'espère!

ROCCO.

Seconde-moi!...

Isabelle aide Rocco à soulever la pierre qui bouche l'ouverture de la citerne; mais les forces lui manquent et elle la laisse retomber.

ISABELLE.

J'ai peur!

ROCCO.

Pourquoi!

ISABELLE, à part.

En toi j'espère! exauce-moi!

ROCCO.

Ne tremble pas! seconde-moi!
Allons, du cœur! pas de faiblesse!
Etouffe en toi de vains remords!

ISABELLE, à part.

O Dieu! seconde ma tendresse!
Mes bras par toi seront plus forts!
Oui! pour sauver celui que j'aime,
Le ciel m'inspire et veillera sur moi!
Un Dieu vengeur, à cette heure suprême,
Cher Galéas, combat pour toi!
Je brave la mort même:
Mon cœur est sans effroi!

ROCCO, se rapprochant d'Isabelle.

Quels mots tout bas a dit ta bouche?

ISABELLE.

Vous vous trompez! je n'ai rien dit!

ROCCO.

Sache te faire un cœur farouche!

ISABELLE.

Je m'irritais de ce travail maudit!...

ROCCO.

Allons, du cœur! pas de faiblesse!
Etouffe en toi de vains remords!

ISABELLE.

O Dieu! seconde ma tendresse!
Mes bras par toi seront plus forts!

Rocco et Isabelle soulèvent de nouveau la pierre et la renversent sur le bord de la citerne.

ROCCO.

Malheureux!... J'ai cru que tu chancelais et que tu allais tomber dans ce gouffre.

ISABELLE.

Le prisonnier a fait un mouvement!

ROCCO.

Que nous importe? laissons-le dormir son dernier sommeil. Notre tâche est accomplie. — Viens!

ISABELLE.

Regardez! — il se lève!...

GALÉAS, se soulevant lentement.

Quel est ce rayon de lumière?... Mes yeux affaiblis peuvent à peine distinguer les objets! Ah! je reconnais mon geôlier! Viens-tu enfin me donner le coup de grâce, digne valet de Sforza? Toi qui est resté sourd à toutes mes prières, exauce du moins celle-là! La mort de Jean Galéas te sera bien payée par ton maître.

ISABELLE, à Rocco.

La mort de Jean Galéas?

ROCCO.

Je t'ai dit que le malheureux avait perdu la raison.

GALÉAS, à Isabelle.

Qui es-tu, toi qui l'accompagnes! Ah! si ton cœur n'est pas fermé à toute pitié, ne me refuse pas une consolation que j'ai vainement implorée jusqu'ici. Dis-moi ce qu'est devenue la plus chère moitié de moi-même? dis-moi qu'Isabelle vit encore, et je mourrai en te bénissant!

ISABELLE, à part.

Grand Dieu!

ROCCO, bas à Isabelle.

Voilà ce que tu ne devais pas entendre, Fidelio, et que tu dois oublier. Suis-moi!

GALÉAS.

Pourquoi cherches-tu à l'entraîner? Pourquoi me ravir cette dernière joie d'entendre parler de ce que j'aime? S'il m'est échappé des paroles de haine ou de colère, pardonne-les à mon désespoir! Je vous implore tous deux! ne gardez pas cet implacable silence!

ISABELLE, à part.

Sa voix me déchire le cœur!

ROCCO, bas à Isabelle.

Sur ta vie! pas un mot!

No 12. — TRIO.

GALÉAS, à Isabelle.

Prenez pitié d'un misérable
Dont l'âme, hélas! succombe à sa douleur;
Ne soyez pas inexorable;
Rendez l'espoir et la paix à mon cœur.

ROCCO, à part.

Malgré moi-même, au fond du cœur,
Je suis touché de son malheur.

ISABELLE, à part.

Cachons le trouble de mon cœur;
Je tremble, hélas! d'espoir et de douleur!

GALÉAS.

Soyez sensible à mon malheur.

Il se laisse tomber sur le banc de pierre.

ISABELLE, à Rocco.

Il chancelle!... Souffrez de grâce
Que je lui donne un peu de vin!

ROCCO.

Ton faible cœur me prie en vain;
Si je l'osais braver en face,
Le duc régent, de mon audace
Me châtirait sans faire grâce!

ISABELLE.

Voyez! hélas! Il va mourir!

ROCCO.

Je ne dois pas le secourir.

ISABELLE.

Faut-il ainsi le voir périr?

ROCCO.

Allons! je me laisse attendrir!

Isabelle, prenant la gourde et s'approchant de Galéas.

Buvez ce vin, de grâce!

Parlant bas et vite.

Isabelle vit pour vous
Et veille sur son époux.

GALÉAS, se relevant.

Quel mot du ciel me dites-vous?
Dieu de bonté! Dieu de clémence!
Mon âme enfin renaît à l'espérance!
De tout péril défends ses jours!
Seconde-la de ton divin secours!

ENSEMBLE.

ISABELLE, à part.

Dieu de bonté, Dieu de clémence!
J'implore ton divin secours!

ROCCO, à part.

Dieu de bonté, Dieu de clémence!
Toi seul tu peux sauver ses jours!

GALÉAS.

L'espoir enfin rentre en mon cœur,
Dieu prend pitié de mon malheur!

ISABELLE, à part.

Je tremble, hélas! au fond du cœur,
Et d'espérance et de douleur!

ROCCO, à part.

Malgré moi-même, au fond du cœur,
Je suis touché de son malheur!...

LA VOIX DE SFORZA, derrière la porte.

Rocco!...

ISABELLE.

Grand Dieu!

ROCCO.

Qui frappe à cette porte?...

LA VOIX DE SFORZA.

Ami de Sforza!

GALÉAS, à part.

Quelle est cette voix?

Rocco ouvre la porte. — Sforza entre en scène. Il est enveloppé dans un manteau et masqué.

SCÈNE III

LES MÊMES, SFORZA.

ISABELLE, à part.

Un homme masqué!

SFORZA, à demi-voix en montrant son anneau à Rocco.

Voici l'anneau.

ROCCO.

C'est bien!

SFORZA.

La citerne est ouverte?

ROCCO.

Oui.

SFORZA, élevant la voix.

Laisse-nous!

GALÉAS.

Ah! je la reconnais, cette voix! Pourquoi cacher ton visage? Tu peux te démasquer, Ludovic Sforza!

ROCCO et ISABELLE, à part.

Sforza!

N° 13. — QUATUOR.

SFORZA, se démasquant.

Oui, traître!
C'est ton maître!
Moi, Sforza, qu'on osa braver!
C'est moi qu'ici tu vois paraître;
Ces traits, tu dois les reconnaître;
Dieu même ne peut te sauver!
Cœur orgueilleux, de ma vengeance
Subis la loi!
Plus de pitié! plus d'espérance!
Meurs dans la nuit et le silence,
Frappé par moi!

GALÉAS.

Viens donc! abrége mon supplice!

SFORZA, tirant son poignard.

Ainsi que toi périsse
Qui m'ose résister!
Du trône enfin rien ne peut m'écarter!

Isabelle, s'élançant entre Sforza et Galéas.

Arrête!

ROCCO.

O ciel!...

SFORZA.

Malheur!

ISABELLE.

Infâme!
Oseras-tu frapper ton roi?
L'enfer qui te réclame
Est plus clément que toi!

SFORZA.

Perfides!

ROCCO.

Malheur à moi!

ISABELLE.

Tyran couvert de crimes,
Bourreau de l'innocent!
Il te faut deux victimes,
Ton cœur a soif de sang!

GALÉAS, à Isabelle.

Hélas! crains son bras tout-puissant!

SFORZA.

Je brave un courroux impuissant!
A Galéas.
Oui, traître, j'aurai ton sang!

ISABELLE.

Frappe d'abord sa femme!

SFORZA.

O rage!

GALÉAS et ROCCO.

Qu'entends-je!..

ISABELLE.

Frappe! courage!
Que ce fer assassin
Se plonge dans mon sein!

SFORZA et ROCCO.

Sa femme!

GALÉAS.

Je tremble!

ISABELLE, se jetant dans les bras de Galéas.

Cher époux, mourons ensemble!

Que nos deux cœurs, sans crainte et sans remord,
S'unissent dans la mort!

ENSEMBLE.

GALÉAS.
O coup fatal du sort!
Pourquoi braver la mort,

SFORZA.
Partage donc son sort!
Tremble devant la mort!

ROCCO.
O coup fatal du sort!
C'est l'arrêt de sa mort!

ISABELLE.
Dieu juste! donne-moi des armes!

SFORZA.
Du Ciel vengeur attends des armes!
Ces plaintes, ces larmes,
Le ciel ne les entend pas!
Tu l'as voulu, tu périras!...

ISABELLE.
Sans crainte, sans larmes,
Oui, tu nous frapperas!..
Saisissant rapidement le levier et le levant sur Sforza.
Mais le premier tu tomberas!...
Sforza recule d'un pas. — Un bruit de fanfares se fait entendre au dehors.

ENSEMBLE.

GALÉAS et ISABELLE.
Dieu secourable!
Prends pitié de nous!

SFORZA.
Mon front coupable
Du destin brave les coups!

ROCCO, à part.
Cœur implacable!
Que Dieu nous sauve de ses coups!

SFORZA, parlé.
Isabelle! ces fanfares sont le signal de mon triomphe!..... Reste dans ce cachot où tu es venue t'ensevelir avec ton époux! ces murs me répondent de votre silence. (D'un ton menaçant:) Toi, Rocco!...

ROCCO, parlé.
Altesse, j'ignorais...

SFORZA, parlé.
Soit! je veux le croire!...

ROCCO, à part, parlé.
Pauvre femme!...

SFORZA, parlé.

Adieu! Jean Galéas! aucun pas humain ne franchira plus cette porte. — Je vais apprendre ta mort au roi Charles!

GALÉAS et ISABELLE.

Un Dieu vengeur des crimes,
De tes victimes
Saura sauver les jours!

SFORZA, avec ironie.

Ce Dieu vengeur des crimes
Me livre ici mes deux victimes!
Implorez le secours
Des cieux menteurs et sourds!

ROCCO, à part.

Un Dieu vengeur des crimes
Peut seul de ses victimes
Sauver encor les jours!

ENSEMBLE.

GALEAS et ISABELLE.

De l'humble misérable
Il vient sécher les pleurs!
Il frappe le coupable
Au faite des grandeurs!
Redoute sa puissance
Fatale aux cœurs pervers!
Il sauve l'innocence
Et vient briser ses fers!

SFORZA.

Complice du coupable,
Docile à ses fureurs,
La mort impitoyable
Viendra glacer vos cœurs!
La mort impitoyable,
Complice du pervers,
Viendra briser vos fers!

ROCCO, à part.

De l'humble misérable
Il peut sécher les pleurs,
Il frappe le coupable
Au faite des grandeurs!
Dieu juste, ta puissance
Menace les pervers!
Epargne l'innocence
Et viens briser ses fers!

Sforza sort avec Rocco et referme la porte du cachot.

SCÈNE IV

GALÉAS, ISABELLE.

GALÉAS.

Malheureuse! c'est en vain que nous implorons la protection divine! tu t'es perdue pour moi!

Digitized by Google

ISABELLE.

Je ne n'ai demandé au Ciel dans mes prières que cette joie inespérée de mourir dans tes bras! Je n'ai vécu que dans cette espérance! Mon cœur est si plein de son bonheur qu'aucun regret n'y peut trouver place! Je bénis comme une délivrance cette mort qui m'unit à toi pour l'éternité, et la dernière heure de ma vie en sera la plus douce.

GALÉAS, la pressant dans ses bras.

Chère Isabelle!

ISABELLE.

Cher époux!

N° 14. — DUO.

ENSEMBLE.

Divin transport! ivresse pure!
Plus de douleurs! plus de torture!
Plus de larmes dans nos yeux!
Mon cœur plane dans les cieux!
Mon âme ouvrant ses ailes,
Dans un suprême essor,
Aux sphères éternelles
Emporte son trésor!

Dernier baiser! brûlant délire!
Que dans tes bras j'expire!
La mort est douce auprès de toi!
Je la contemple sans effroi!
Amour, ô douce flamme!
Enivre encor mon âme!
Verse en moi
Ton espoir et ta foi!

Divin transport! ivresse pure!
Plus de douleurs! plus de torture!
Dans son essor libre et joyeux
Mon âme plane au sein des cieux!

LA VOIX DE MARCELINE, se faisant entendre par l'ouverture de la citerne.

Fidelio!...

ISABELLE.

Écoute...

LA VOIX DE MARCELINE.

Fidelio!...

GALÉAS.

Cette voix semble sortir des profondeurs de la terre.

ISABELLE, regardant autour d'elle et s'élançant vers la citerne.

Ah! là!... (Se penchant sur la citerne :) Qui m'appelle?...

LA VOIX DE MARCELINE.

Moi!... Marceline!... courage!...

ISABELLE, tombant à genoux.

Dieu puissant!... nous sommes sauvés!...

SCÈNE V

GALÉAS, ISABELLE, MARCELINE.

MARCELINE, gravissant les derniers degrés de la citerne.

Fidelio!... Madame!... où êtes-vous?

ISABELLE.

Là!... Par quel miracle as-tu pu parvenir jusqu'à nous?

MARCELINE.

Une entrée souterraine que le hasard a découvert à Stefano. — Mon père m'a tout dit...— Le duc avait pris ses clefs! —J'ai voulu vous sauver.

ISABELLE.

Que Dieu nous soit en aide, chère enfant, et je m'acquitterai de ce que je te dois.

MARCELINE.

Je ne vous adresse qu'une prière, madame, c'est de me permettre d'avoir pour vous autant d'amitié que j'ai eu d'amour pour Fidelio.

ISABELLE.

Tu seras ma sœur.

MARCELINE, prenant la lanterne.

Venez!...

GALÉAS.

Allons! c'est à toi de trembler devant nous, Sforza! Le roi de France nous fera justice!...

MARCELINE.

Prenez garde, madame!... mettez le pied sur cet échelon... (A part :) Je consolerai Stefano.

Isabelle et Galéas disparaissent dans la citerne, suivis de Marceline, qui les éclaire. — La décoration change.

SCÈNE VI

Le palais des ducs de Milan. — Une salle magnifiquement ornée. — Un trône y est dressé, et plus bas un autre siége.

CHARLES VIII, SFORZA, COURTISANS, SOLDATS.

N° 15. — FINAL.

Entrée du cortége. — Charles VIII prend place sur le trône. — Sforza s'assied près de lui.

CHŒUR.

Gloire et longs jours, honneur et gloire
Au prince illustre, au roi soldat,
Toujours clément dans la victoire,
Toujours vaillant dans le combat!

CHARLES VIII, à SFORZA.

La mort l'a pris dans sa jeunesse;
Nous devons tous subir ses lois;
A l'héritage qu'il vous laisse
La France reconnaît vos droits!
Quelques hasards que Dieu vous garde,
Comptez toujours sur mon appui,
Vous êtes sous la sauvegarde
De l'amitié que j'eus pour lui!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROCCO, GALÉAS, ISABELLE, MARCELINE, STEFANO.

Isabelle porte des habits de femme.

ROCCO.

O roi! regarde et fais justice!

SFORZA.

Qu'entends-je!

Reconnaissant Galéas.

Ciel!...

ROCCO.

Oui! qu'il pâlisse!

SFORZA.

Enfer!...

CHARLES VIII.

Que vois-je!...

ISABELLE et GALÉAS.

A l'innocent,
Seigneur, tends un bras tout-puissant!

CHARLES VIII.

Vous, Galéas, que pleurait cet infâme!
Mes yeux ne m'abusent-ils pas?...

ROCCO.

Oui, le prince Galéas
Dont il pleurait le trépas!..

Montrant Isabelle.

Et voici sa femme!...

CHARLES VIII.

Sa femme!...

ROCCO.

Qui déjoua le noir dessein
De l'assassin!

LE CHŒUR.

O roi! que ta justice
Le frappe sans pitié!
Par le dernier supplice
Qu'il soit châtié!

Sforza sort avec un geste de menace.

CHARLES VIII.

A ses remords laissez le traître!
Il fléchira devant son maître!
Bravez un impuissant courroux!
Ce bras vainqueur s'étend sur vous!

GALÉAS et ISABELLE.

Mon cœur renait à l'espérance!
Ce bras vainqueur s'étend sur nous!

TOUS.

Heureuse délivrance,
Bravons un impuissant courroux!

Charles VIII jette sur les épaules de Galéas le manteau ducal et le fait asseoir sur le trône. — Isabelle se place près de lui. — Des jeunes filles viennent leur présenter des corbeilles de fleurs.

CHŒUR.

Plus de crainte! plus d'alarmes!
Rendons grâce au Roi des cieux!
Le bonheur succède aux larmes
Dans nos cœurs et dans nos yeux!

FIN.

N° d' Invent: ~~154~~ 37099